

# ENTRELACEMENTS

Une fiction collective de :

Ben Himidi

Louison Prune

Lucie Macaire Mignotte

Marion Dumartin

Matteo Gioffreda

Lyna Sebih

Elise Bonnard



*« Le temps est un messager silencieux. Hier n'existe plus  
et demain ne se lèvera peut-être jamais, mais les mots resteront. »*

Les Tisseurs



# La cage

476

Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours détesté dormir. J'ai pris plaisir à retarder autant que possible mon sommeil et à précipiter mon réveil. Je dois vous l'avouer : dormir me fait peur. C'est étrange, mais je suis habitée par des esprits m'a-t-on dit. Ces êtres qui vivent avec moi nuit et jour aiment se manifester la nuit. Quand ils prennent contrôle de mon corps, je suis leur prisonnière, leur proie.

C'est ce que je ressens en cet instant. Je suis complètement immobilisée, mais je ne sais par quelle grâce, j'ai cette faculté de tout sentir et de tout entendre. Durant ces moments, je ne peux ni ouvrir les yeux ni parler ou même crier, et les dieux savent combien j'ai tenté. Alors, je ne peux que deviner tout ce qui se passe autour de moi.

En ce moment, au loin, j'entends qu'il y a de l'agitation. Des hommes hurlent dans un brouhaha de panique et de confusion. C'est sans doute les *magister militum* mécontents du travail de leurs subordonnés. Maintenant, ce sont des bruits de métaux que j'entends. Les armures des soldats et des gardiens peut-être ? Oui c'est ça ! Ils enfilent leurs armures. Il n'y a plus de doute : quelque chose arrive, un grand danger peut-être. Des bruits courent ces derniers jours que les barbares venus de l'Est avancent vers Rome à grands pas. Les cités de l'Empire tombent une à une. Pillant tout sur leur passage, tuant et torturant toutes les personnes sans défense, ils sont sans pitié. On dit que même les femmes combattent et qu'elles sont capables d'arracher les têtes des corps d'un coup d'épée. La grande Rome les craint. Ces hommes les craignent.

Désormais, les bruits se font de plus en plus fort. Un gardien est devant ma cage et tente de me réveiller en tapant sa lance sur les barreaux. Voyant que je ne bouge pas, il se met à hurler comme une bête frustrée :

« La maudite ! Eh oh ! Femme des ténèbres, lève-toi ! Eh oh ! Tueuse d'âmes, je sais que tu m'entends, ne me force pas à rentrer ! »

Mais rentrez, cher gardien, rentrez. Je veux vous voir entrer dans ma tanière. Si je suis femme des ténèbres, alors vous en êtes le maître ou le serviteur ; démon ! Ces hommes redoutent tout ce qui à leurs yeux est étranger, inconnu ou différent. Ils n'osent pas entrer dans ma cage tant que mes mains et mes pieds ne sont pas attachés aux immenses chaînes destinées normalement aux animaux. Il leur est plus facile et plus sûr pour eux de me transporter ainsi. J'ai presque envie de rire. Mais, je ne peux toujours pas bouger. Les esprits qui me possèdent peu à peu, me chuchotent désormais des incantations. En chœur, ils me chantent des paroles divines comme s'ils priaient pour moi. Une voix se distingue des autres. Une voix saccadée, aiguë mais douce, agréable et à peine audible. Elle murmure quelque chose qu'elle répète sans arrêt. C'est elle seule que j'entends maintenant. Les autres voix ont disparu. Elle cite mon nom. Le mien, le seul. Ses paroles sont devenues claires et je les comprends à présent. Je me sens envahie de milliers d'émotions. Je frissonne et je pleure. Je peux à nouveau bouger et voir mais je veux rester ainsi.

« Je t'aurais prévenu ! » me dit-t-il. « Tu peux rester là, nous allons brûler la prison et toi avec. Donc restes-y et que les flammes te consomment jusqu'à ton âme, si tu en possède une ! Meurs en enfer, meurs dans ton

paradis ! » crie-t-il. Il ouvre alors la porte, attend quelques instants et prend la fuite.

Je vais sans doute mourir aujourd'hui. Tous les signes de Mors sont là. Ce que je viens d'entendre doit rester vivant et perdurer éternellement. Il faut que les dieux et les humains le lisent et le comprennent comme je le comprends. Ces paroles sont source d'espoir, de justice, de liberté. Ces paroles sont les vérités de ce monde, la voie à suivre, le chemin de la clairvoyance. Ces paroles nous uniront, nous feront vivre et mourir heureux.

Je les écris là, sur la roche qui me sert de lit. De toutes mes forces je taille la pierre pour que ce message ne disparaisse jamais.

1661

Le soleil n'est point encore levé que je sors brusquement de mes songes, réveillée par un cri strident, déchirant cette douce nuit d'été. Le château entre soudain en effervescence. Les plaintes sont celles d'une femme, ma voisine de chambre, la Reine. Je comprends donc la teneur de l'événement qui se déroule derrière ces murs. Le Dauphin arrive. À la hâte, je me couvre d'un long drapé pour ne pas offenser de mon accoutrement et arrange mes cheveux en chignon. Je sors pour accourir auprès de ma dame. Dans l'interminable couloir, c'est la grande agitation : les maîtres de maison s'affairent dans tous les sens à la recherche de torchons, bassines d'eau et herbes médicinales afin de soulager la reine en attendant la venue du médecin. Je me joins aux autres

suivantes devant l'immense porte en chêne protégée de deux gardes. Quelques instants plus tard, il nous est enfin permis d'entrer. La pièce est plongée dans l'obscurité presque totale, seulement éclairée par quelques torches. Au fond dans son immense lit, elle est là, si affaiblie qu'elle semble perdue parmi les draps et coussins. Elle souffre, hurle et suffoque. La nuit s'annonce rude et la douceur estivale s'est tout d'un coup transformée en glaciale soirée d'hiver ; sombre et inquiétante. Avec la douleur comme seule émotion lisible sur son visage, la reine perd beaucoup de sang, et les torchons en sont vite totalement imbibés. On tente de la faire patienter tant bien que mal, je saisis un tissu et essuie son front fiévreux mais les heures se font longues. Soudain, dans un grand fracas, la porte s'ouvre. Un homme s'en détache et s'approche d'un pas vif de la Reine. Je comprends qu'il s'agit de Monsieur Antonin d'Aquin le médecin de la couronne. Il nous demande de nous écarter et commence alors à s'occuper de l'accouchement, lui répétant en boucle des psaumes et lui sommant de pousser jusqu'à ce que ses forces la quittent. Puis dans un dernier gémissement, les félicitations arrivent enfin et la joie enveloppe la pièce de sa chaleur. Louis de France est arrivé. Louis XIV qui assiste à l'accouchement, court à la fenêtre et s'écrie : « La reine a accouché d'un garçon ! ».

1789

Des cris gutturaux me sortent brusquement de mon sommeil. Je regarde effarée en direction de la fenêtre, balayant mes cheveux de mon visage. C'est la femme d'en face. Je la reconnais par son grain de voix

grave ; elle hurle et balbutie des mots qui s'évanouissent dans ses pleurs. Son nourrisson, déjà mal en point, a dû rendre son dernier souffle, endormi à jamais le ventre vide. La famine est le mal de notre siècle. Je pense à mon pauvre père, boulanger, qui est devenu l'ennemi du peuple et victime lui aussi de ces hautes gens qui nous méprisent. Soudain, les cloches des églises environnantes sonnent, auxquelles s'ajoutent les grosses cloches de l'Abbaye Saint-Antoine-des Champs. Cette vague retentissante, qui résonne au plus profond de nous tous, m'arrache de mon lit. *C'est étrange, pas normal.* Pieds nus contre le bois du parquet grinçant, rongé par l'humidité et la mэрule, j'accours à la fenêtre. J'observe cette masse vivante qui se réveille et s'agite, me confrontant à l'odeur nauséabonde des rues de la capitale. La pluie s'abat sur la ville. Elle ajoute cette fragrance si propre à elle-même et transforme la ville en chemin de boue. Un malaise manque de me faire vaciller, un poids lourd dans ma poitrine m'opresse, mes fins poils de bras se hérissent. L'atmosphère est lourde, presque étouffante. Mon amie de chambre, et lavandière dans le même bateau-lavoir que moi, entre précipitamment et me somme de me dépêcher. J'enfile mes jupons et ma chemise de toile beige, tachée et déteinte - *le comble pour une blanchisseuse.* Elle ressert mon corselet qui fait ressortir mon corps filiforme et fragile. De ses mains abîmées et rugueuses, asséchées par la vapeur, elle laisse retomber mes cheveux d'une longue tresse, et sans plus attendre me prend par la main et m'attire dans les escaliers. Nous nous retrouvons dans la rue, dans cette foule nerveuse, et alors qu'elle me tire toujours je remarque que nous ne prenons pas la direction du bateau-lavoir. Je l'arrête d'un geste brusque et la regarde avec étonnement : « On s'rend à l'Hôtel de Ville, sur la place ! Aujourd'hui, les femmes se rassemblent. »

1853

J'ouvre les yeux et les frotte pour en chasser les dernières bribes de sommeil. Mon nom est prononcé doucement. Je tourne la tête et vois maman qui se tient sur le pas de la porte. Elle me fixe et dit :

« Tu as encore dormi trop longtemps. »

Elle fait semblant de me gronder, mais elle sourit en disant ça. Je saute hors de mon *futon* et frémis au contact de la paille des *tatamis* avec mes orteils. Je traverse la chambre en courant, sous le regard mi-désapprobateur mi-amusé de maman.

« *Ohayo gozaimasu, o-kā-san !* Bonjour maman ! »

Je lui saute dans les bras. Elle sent la lavande. Maman me laisse toujours dormir trop longtemps.

2006

À 16 heures, dès que j'ouvre les yeux, je pense : *Cette année est la dernière.* Cette phrase a mûri dans mon inconscient après une énième cérémonie des Oscars décevante.

Il est déjà très tard, je dois trouver la force de me lever, mais je suis vraiment fatigué... et pourquoi me lever ? Pour faire de la publicité à ces statues de cire ? Les temps des célébrations dignes de ce nom sont révolus. Peut-être faut-il accepter que je sois devenu un vieux nostalgique et que la cérémonie des Oscars ne vaut plus la peine de passer une nuit blanche pour la suivre en direct.

J'allume mon tourne-disque, mets le légendaire *Kind of Blue* de Miles Davis, et en me rasant je pense : *cette tradition n'est qu'un vestige d'une jeunesse que je refuse d'admettre révolue*. Parmi tous les autres, je suis le seul à maintenir cette faible flamme. Giulio a commencé à travailler dans une banque, Michele a eu un enfant, et Gabriele est partie en Australie.

Lorsqu'au bon vieux temps nous nous retrouvions dans le garage de Giulio pour la remise des Oscars, c'étaient des occasions de montrer notre dévouement au septième art et notre liberté par rapport aux horaires auxquels tous se soumettaient. Nous, une fois par an, faisons une nuit blanche en compagnie de la CBS.

« C'est la dernière fois ! ». Je le dis chaque année.

Mais je ne peux pas m'arrêter.

Mon Nokia sonne. Un message : « Salut mon beau ! Je te rappelle que ton article sur les Oscars devait arriver à la rédaction avant minuit, le conseil d'administration ne te pardonnera pas un autre retard. »

2020

Une sonnerie. Un appel.

Les yeux à moitié ouvert, je tente de trouver mon téléphone sur ma table de chevet. L'obscurité de la pièce n'aide pas. Qui m'appelle ? Le prénom de ma petite amie s'affiche sur l'écran. Je décide de décrocher et regrette mon acte aussitôt.

« Mais bon sang Levi, tu es où ? Ça fait une heure que je t'attends devant le restaurant !

- Quoi, mais qu'est-ce que tu me racontes, ce n'est pas encore l'heure, si ?

- Tu rigoles, j'espère ? Il est 21 heures ! On avait réservé le restaurant pour 20h00 et ça fait une heure que j'attends devant comme une dévergondée !

Je regarde rapidement l'heure sur mon téléphone, il est bel et bien 21h.

- Désolé Diana, je m'étais endormi et j'ai dû oublier de mettre une alarme, dis-je sincèrement désolé.

- Tu rigoles là j'espère ? Il faut que tu te dépêches, sinon on n'aura pas le temps de profiter de ce qui pourrait bien être notre dernière soirée ensemble ! s'exclame Diana.

- Écoute, je me dépêche de me préparer et j'arrive le plus rapidement possible d'accord ?

- D'accord, mais tu as intérêt à te dépêcher hein ?!

- Oui d'accord, j'arrive tout de suite, » dis-je en raccrochant.

Je me lève et me prépare en quatrième vitesse. Heureusement pour moi, j'avais préparé mes vêtements plus tôt dans la journée. Il ne me reste plus qu'à les enfiler. J'ai comme le sentiment que ce sera la dernière fois que j'enfilerai ces vêtements avant un long moment. Mais, avant de partir, je me regarde dans le miroir pour voir si je suis présentable. Je mets en place les quelques mèches brunes qui tombent sur mon visage. Un visage fin caractérisé par des pommettes saillantes, une peau claire et des yeux

aussi profonds et obscurs que les abysses. Mais ces yeux sont le plus souvent cachés par les mèches de mes cheveux. Mes cheveux sont d'un châtain plutôt clair, formant un contraste avec la couleur de mes yeux. Puis, délicatement, mon regard se pose sur mes mains. Elles sont calleuses. Une preuve de mon travail d'artiste. Mes mains sont marquées par le nombre d'heures interminables passées à maîtriser l'art de performer les plus belles partitions auxquelles l'humanité a donné naissance : Vivaldi, Paganini ou encore Schubert. Rien que d'évoquer ces noms suffit à me donner envie d'attraper mon instrument et de vivre la musique.

Ce qui est paradoxale, c'est que mon violon est à la fois mon bourreau et mon sauveur. Sans lui, je ne serais pas la personne que je suis aujourd'hui. Mais en même temps, il est celui qui me fait souffrir après chaque performance. Je lui jette un dernier regard avant de fermer la porte derrière moi, avec le sentiment profond que quelque chose de mauvais va arriver.

## 2104

Je me réveille en pensant : *il ne trouvera pas le chemin du retour*. J'ouvre les yeux mais je n'ai pas le temps de paniquer que déjà son image flotte au-dessus de mon lit, orangée, rassurante. Mon avatar me regarde en souriant. Sa fourrure brille et quand il penche la tête, ses oreilles ont ce petit mouvement charmant qui me donne envie de le caresser virtuellement. Quand j'ai choisi mon compagnon de thèse il y a 5 ans, j'ai opté pour la catégorie « animal disparu » puis j'ai sélectionné les

options « ruse », « velours » et « sauvage ». Je n'ai pas été déçue. Il est parfait. Sa ressemblance avec un renard du siècle passé me rassure. Il articule quelques mots que je n'entends pas. J'ai oublié d'activer le son. Je dis « son activé » et il répète :

« Salut Cassandre. C'est drôle tu te réveilles souvent à minuit.

- Ah, il est minuit.

- Oui.

- J'ai soif.

- La seule eau que je peux t'apporter est virtuelle. La seule soif que je peux éteindre est celle de la connaissance. »

Il rit en bougeant les oreilles alors que sa fourrure envoie maintenant des scintillements sur tous les murs de la chambre. Mon renard est un peu philosophe. Normal. C'est moi qui le nourris. Régulièrement, je lui donne des mots clés et pendant mes périodes de sommeil, il part en exploration sur *Arachne* pour alimenter mon travail de recherche. Sans lui, ma thèse sur le temps ne pourrait pas s'écrire aussi vite. Je lui en suis très reconnaissante. Hier, comme à chaque fin de journée consacrée à prendre soin de mon corps (thermes romains, flottaison sensorielle, salade de protéines et jus vitaminé), j'ai pu le nourrir sans problème. Trois mots clés avaient émergé naturellement au fil de la journée. J'ai de la chance, je n'ai aucun blocage dans le processus. Quand mon corps est occupé, les idées me viennent, les images atteignent le cortex cérébral sans difficulté. Je crois aussi que les cours universitaires de développement de l'intuition m'ont servi. Je repense souvent à cet enseignant qui disait : « la voix intérieure est une mélodie continue, c'est

à nous de choisir le bon moment pour monter le volume. » Les trois mots avaient surgi à différents moments de ma journée. Des mots puissants qui m'avaient enchantée. Des mots qui allaient forcément me permettre d'avancer dans ma réflexion sur le temps.

« Alors dis-moi Heidegger, quel est le fruit de ta récolte nocturne sur *Arachne* ? »

# La curiosité

1661

Après cette nuit tumultueuse, la cour se retrouve fort épuisée. On assiste comme d'ordinaire au lever de la reine accompagné de tout un cérémonial. Chaque matin, la préférée de la reine est appelée afin d'avoir l'honneur de lui faire la toilette. Depuis que je suis à son service, c'est-à-dire plusieurs années, je n'ai jamais eu ce privilège. Il faut que cela change, je dois trouver le moyen d'entrer dans ces bonnes grâces. La matinée s'écoule, et arrive le moment de la promenade dans les jardins, afin de se dégourdir les jambes et d'échanger les on-dit du château. Une histoire attise particulièrement ma curiosité. Chaque nuit, le Roi rejoindrait sa favorite dans les sous-sols du château et y resterait jusqu'au petit matin. Dévorée par l'envie d'en savoir plus, je m'éclipse du groupe et me faufile vers le château jusqu'à une petite porte dissimulée par le lierre. Derrière celle-ci se trouve un escalier en pierre, très délabré, qui mène tout droit vers le sous-sol. Je descends les marches une à une et cherche la chambre cachée du roi. Par ce geste, je compte bien m'attirer les bonnes faveurs de la reine en lui comptant ma découverte. Les couloirs ne sont pas très éclairés et je me trouve vite désorientée. Les murs semblent se resserrer autour de moi, les sous-sols ont par le passé été le cercueil de nombreux prisonniers de guerre et les légendes racontent que ces murs en sont encore habités. L'endroit me semble alors de plus en plus hostile et je commence à étouffer. Je crois entendre les plaintes et les cris de toutes ces âmes perdues. Dans la panique, je

cours vers une direction qui me semble être une sortie mais je trébuche et tombe au sol, puis trou noir.

....

Je me réveille quelques instants plus tard allongée au sol, immobile à cause d'une douleur au genou. Ma curiosité a sans doute eu raison de moi, je savais qu'un jour cela me causerait des soucis, ma mère me le disait sans cesse. Je m'imagine déjà pourrir dans ces caves sales et humides, quel déshonneur ! Soudain, alors que mes yeux parcourent les murs de ces couloirs miteux, une dalle en pierre capte mon attention. Lentement, je rampe vers elle, ressentant l'envie pressante d'en savoir davantage. Comme à mon habitude, je suis rongée par la curiosité. L'inscription gravée en latin semble résonner dans mon esprit, et grâce à mon éducation, les mots prennent vie sous mes yeux. Ce n'est pas simplement une inscription, c'est un message envoyé du Ciel. Des questions surgissent alors dans mon esprit tourmenté : pourquoi cet ancien message a-t-il été caché ici ? Qui en est l'auteur ? Et surtout, quelles implications cela pourrait-il avoir sur notre monde moderne ? Une étrange certitude m'envahit alors, il faut à tout prix que je garde ce secret, il pourrait m'être utile dans un futur proche. Je réalise soudain que ma curiosité insatiable est sur le point de trouver un dessein plus noble. Une fois debout, il faudra que je polisse la pierre afin que personne d'autre ne tombe sur ce texte, et j'irai broder ce message sur mon mouchoir en tissu afin qu'il demeure gravé dans ma mémoire.

Je crie à plein poumons. Ma voix cristalline et fluette peine à égaler celle des autres. Un chœur de voix humaine fait vibrer l'atmosphère : *Du Pain ! Du pain ! Du pain ! Meurtriers !* Enivrée par cette ambiance fulminante, j'enlève ma coiffe pour éponger mes tempes ruisselantes de sueur. Je tente d'inspirer le peu d'air qui me parvient. L'Hôtel de Ville a déjà été complètement investi lorsque nous arrivons. Je réussis à me frayer un chemin à travers cette foule abondante : ouvrières, épouses, sœurs, mères en colère et affamées. Nous ressemblons à des furies. Nous ne sommes plus des femmes mais des créatures jurant, gueulant, meuglant, beuglant à s'en époumoner. Les Furies, ces chiennes d'Hadès sont sorties pour punir de leurs fouets les âmes malhonnêtes qui affament la population.

À côté de moi, une jeune femme avec un tambour aussi gros qu'elle attaché à sa taille me sourit. Le menton relevé, prête à en découdre, elle a une aura envoûtante. Elle doit me trouver si simplette, désorientée dans la masse. Elle m'explique que ces femmes sont à l'origine des tocsins. Tout a commencé sur les marchés du faubourg Saint-Antoine. Un pincement au cœur me fait grimacer. C'est là où mon père vend son pain. *Pauvre père, aujourd'hui, la foudre s'est abattue sur toi.* Prise d'un léger mouvement de panique, je sers de la main mon médaillon dans lequel repose les cheveux de ma mère. Sa présence, bien que symbolique, m'apaise, mais la frayeur qu'il puisse arriver quelque chose à mon père attise ma colère. Aujourd'hui, accompagnée de ces femmes, je vais changer le cours des choses. Je le sens. Je le sais.

« Je m'appelle Louise, Louise Chabry ! » ; c'est ce que je crois entendre avant qu'elle ne frappe frénétiquement son tambour et que la foule ne me bouscule. Je suis emportée dans cette marée humaine. Un cercle se forme autour d'un homme, debout sur une caisse en bois. C'est Maillard, reconnaissable par son long nez et son menton fuyant. Il était déjà là à la prise de la Bastille ; c'est ce jour-là que je l'ai vu pour la première fois. Il me fait un peu peur, sa vue me hérissé les poils, mais je dois admettre que son physique sert son rôle de meneur révolutionnaire. Il crache des mots à la foule que je peine à entendre. Un bourdonnement saisit mes tympanes et m'exclut de ce monde. A nouveau rattrapée par une montée d'angoisse, je trouve la foule oppressante. Je manque de vaciller. Mon cœur s'affole. Ma vision se trouble et je m'accroche au bras d'une vieille femme à mes côtés. Elle me soutient et hurle d'un ton autoritaire : « Relève toi gamine, c'pas le moment de tomber. T'as entendu l'chef, nous allons à Versailles rappeler à notre Majesté qu'il a un peuple à nourrir. »

1853

« Aiko, tu ne peux pas mélanger la lavande avec des *sakuras* !  
Donne-moi la lavande, tu n'en as pas besoin. »

Je lui tends les *sakuras*. Je préfère la lavande.

Je déteste cette femme et papa la déteste aussi. Une fois, je l'ai entendu demander à maman pourquoi elle continuait de la fréquenter. Maman a répondu : « Pour te faire honneur et nous maintenir dans l'ordre social.

J'espère juste que tu ne gâcheras pas tout. » Je n'ai pas compris ce qu'elle voulait dire, mais papa lui a fait un petit sourire et s'est excusé.

La dame désagréable me regarde avec mépris. Maman décide qu'il est temps de rentrer manger.

*2006*

Si je ne veux pas perdre mon travail, il est préférable d'écrire, mais avant, j'ai besoin de manger.

Je commence mon petit déjeuner quand j'entends sonner à la porte : c'est Gloria, la légendaire fille d'à côté. Avec ses cheveux longs et blonds, son t-shirt au-dessus du nombril, indifférente aux températures de mars, et son pantalon taille basse avec ses bottes de cowboy, elle semble sortie d'une comédie américaine. Elle vient de faire son jogging et sa douche ne fonctionne plus : elle a besoin de se doucher chez moi.

Après sa douche, elle me propose de venir chez elle après le dîner pour regarder un film qui passe à la télévision ce soir.

J'entre dans la cuisine, très heureux. Je fredonne une chanson et prépare le nécessaire pour le petit déjeuner. Ce n'est que lorsque les céréales sont posées sur la table que je remarque la machine à écrire à côté.

Je regarde l'heure et, oubliant le petit déjeuner, prends une feuille et commence à taper ma critique de la soirée des Oscars sur le clavier.

2020

Les lumières sont saturées, la chaleur est étouffante, la musique entraînante mais peu à peu assourdissante. Le visage rougi par l'alcool et le corps engourdi, je quitte la boîte de nuit. Le sol tourne et j'ai cette impression de flotter, mais je sens un poids qui m'empêche de m'échouer par terre. Ce poids c'est celui de ma petite amie, qui me raccompagne vaillamment chez moi.

Une fois allongé, toute la tension que j'avais ressenti plus tôt décide de m'envahir à nouveau. J'ai le sentiment profond d'avoir oublié quelque chose d'important.

J'ai peur.

Cette peur m'opresse. Mais le plus oppressant c'est que je ne sais pas, ou plus, la raison de cette peur. C'est peut-être l'ivresse de l'alcool qui me rend aussi nerveux, mais je sais que quelque chose cloche et que ça va bien au-delà de quelques verres. Par précaution, je ferme la porte et je me glisse dans mon lit, le seul endroit où je me sens en sécurité. Et c'est ainsi que rapidement mais délicatement, je plonge dans les ténèbres de la nuit.

2104

« Avant de te transmettre le fruit de ma récolte nocturne sur *Arachne*, pourrais-tu, chère Cassandre, me rappeler les cheminements de pensées qui t'ont menée vers les trois mots que tu m'as donnés ? J'ai besoin de vérifier mes sources. »

Voilà une requête typique de mon avatar. Il aime me faire parler, surtout lorsque je me réveille en pleine nuit. Cela ne me fait pas toujours plaisir, mais je fais confiance à sa méthode de travail. Pour obtenir des informations, il faut sans doute que j'en donne. Et puis, j'ai choisi d'écrire une thèse sur le temps : il serait bien ironique de ne pas être patiente. Tiens, d'ailleurs...

« Heidegger, dis-moi, d'où vient le mot patient ?

- Le mot patient est dérivé du latin *patiens*, participe présent du verbe *patis*, signifiant « celui qui endure » ou « celui qui souffre ».

- Ah ah ! Je me disais bien.

- Pourquoi ris-tu Cassandre ?

- Je ris parce que les mots contiennent tout : ils contiennent des univers, des époques, des histoires. Les mots sont des machines à remonter le temps. Je vais te raconter comment ceux que je t'ai donnés sont venus à moi. Mais avant, laisse-moi boire un grand verre d'eau. »

# La révolution

1661

Après mon humiliante chute, des gardes non loin viennent vers moi, ils rient et m'aident à me relever. S'ensuit une succession de questions : que faisiez-vous seule dans ces couloirs ? Que cherchez-vous ? Attendiez-vous quelqu'un ? Complotiez-vous contre la famille royale ? Prise de panique, je me perds dans mes mots, bafouille et essaie d'expédier les gardes. Après mes incessantes histoires et mes phrases à rallonge, les gardes finissent par baisser les bras. Je cours, monte les marches à la hâte, jusqu'à ma chambre, frôlant les murs afin de ne pas être vu. Je me faufile et trouve sur mon gros fauteuil le tambour à broder posé négligemment, je soupire de soulagement et cherche mon plus beau fil : brillant comme le soleil. Je me mets à broder frénétiquement le message découvert dans la pierre. Je me sens comme possédée. Je me pique le doigt à l'aiguille, *Nom de nom !* et commence intérieurement à maudire l'univers. La pression redescend, ce secret est bien gardé entre mes mains, un bref instant d'apaisement s'empare de mon corps. Mais je ne peux m'attarder. Je range le tissu brodé dans ma coiffeuse et me presse de rejoindre les autres suivantes, pour ne pas que mon absence commence à se faire ressentir. C'est l'heure du déjeuner et la reine a décidé de manger sous les verrières de l'orangerie. Toutes les suivantes l'accompagnent, alors durant ce repas ça bavasse, colporte et rigole. Soudain, un garde se penche à l'oreille de la reine et semble lui porter quelques mots. Elle se contente de me fixer d'un regard perçant. Puis

elle s'exclame d'un ton glacial « Vous, Comtesse ! » en me pointant du doigt « Venez ! » Il est venu le temps des justifications. En effet, la reine me jauge et me somme de lui expliquer la raison de ma présence dans les caves du château. Je tente d'y échapper par quelques banalités puis par crainte d'entrer en disgrâce, je finis par lui avouer les potins qui circulent entre ces murs. Elle se fige et pose sa fourchette. Son air décontenancé me laisse en suspens dans l'attente d'une réponse de sa part. Elle se tourne alors vers moi et me chuchote « je vous remercie de ne point m'épargner des dires des commères de ces lieux et je compte maintenant sur vous pour être mes yeux et mes oreilles afin de m'apprendre tout ce que je dois savoir ». Une sensation de fierté se propage en moi. Je réalise que ma chance d'avoir ces faveurs va enfin se réaliser.

1789

Je ne saurais dire combien de temps nous avons marché depuis Paris. Dieu n'a pas été clément. Bien au contraire, il a mis notre détermination à l'épreuve en nous envoyant une pluie battante, et malgré tout, nous y sommes parvenus. Les pieds douloureux, les vêtements souillés par la boue, nous sommes des centaines, des milliers, *je ne saurais dire*, accueillis par un rayon de soleil dans la cour du château. Une partie d'entre nous a eu la chance d'être accueillis par les députés dans la salle de l'Assemblée. *Quelle idiotie d'avoir pensé que je pourrais me reposer un peu.* Cela fait des heures à présent qu'hommes et femmes laissent éclater leur courroux. Assise sur une banquettes, je me tiens en retrait, essayant

d'accepter tout ce qu'il vient de m'arriver. C'est la voix grave de Maillard qui me sort de mes rêvasseries. Il crie des noms, des femmes seulement, choisies pour parler au Roi. Une main inconnue m'attrape le bras et m'extirpe hors de la foule. C'est Louise ! Elle me sourit sans dire un mot, et nous voilà, un petit groupe de femmes et Maillard guidés par des gardes, traversant des salles plus majestueuses les unes que les autres. Nous, les furies beuglantes de ce matin, sommes à présent réduites au silence par la majestuosité de ces lieux recouverts d'or, mais aussi par l'angoisse montante de notre reflet sur ces murs de glaces. Arrivée devant une énième grande porte, un garde m'attrape brusquement par l'épaule et me repousse violemment. Prise de stupeur, je ne cherche même pas à me débattre et regarde la porte se fermer sur Louise et les autres femmes. Le garde me fait comprendre de retourner dans la salle de l'Assemblée. Apeurée, je suis prête à m'exécuter mais je profite d'une seconde d'inattention de sa part pour m'échapper et m'aventurer dans ce gigantesque lieu. Dans ce dédale, j'entre au hasard dans une pièce. C'est une chambre finement meublée dont se dégage une odeur de lavande. Je l'imagine être celle d'une Comtesse. Mon regard se pose sur une porte à moitié dissimulée derrière une tapisserie. De l'entrebâillement s'échappent les ombres vacillantes de la flamme d'une bougie. À pas léger, je m'approche de la porte et la pousse timidement. Une petite pièce se dévoile, contenant seulement un lit et une coiffeuse, bien plus modeste que celle qui se trouve dans la pièce d'à côté. La faible chaleur qui se dégage de la bougie m'attire. J'ouvre le tiroir d'une main tremblante. Je parcours son contenu d'un regard vif : des lettres, une plume et un encrier. Un détail m'interpelle : le double fond du tiroir est abîmé dans un coin. Il laisse apparaître un petit bout de tissu. Avec

difficulté, je parviens à retirer la fine planche de bois et me saisis de l'étoffe. De la soie ; une matière noble et douce. À son contact, une sensation vive et soudaine se propage dans mes doigts, comme si des milliers d'aiguilles fines me perçaient la peau. La flamme de la bougie se met à danser nerveusement. C'est un mouchoir de soie de couleur crème. Mes doigts parcourent un message brodé de fils dorés. C'est comme si un éclat de feu avait émergé du tissu pour troubler la quiétude de ma peau, laissant derrière lui une légère sensation de picotement.

Je ne parviens pas à détacher mon regard de ce message. Il m'obsède. Comment est-il arrivé jusqu'à moi, petite blanchisseuse, ne sachant même pas lire, minuscule araignée prise dans la toile d'une révolution. L'éclat de feu envahit ma poitrine. Je touche frénétiquement mon médaillon. J'ai la sensation que son métal précieux fusionne avec ma peau ; étonnamment, cette sensation ne m'est pas désagréable. La flamme manque de s'éteindre ; cela me ramène à la raison. J'arrache un morceau de papier et prépare l'encrier. C'est la première fois que j'ai une plume à écrire en main. Je la trempe dans l'encre noire et laisse s'écouler des gouttes dans la petite fiole. Je prends une grande inspiration. Je trace un premier trait maladroitement. Je tente de m'appliquer pour recopier les entrelacements.

Surprise par des bruits qui surviennent du couloir, je plie le papier et le cache dans mon médaillon, derrière la mèche de cheveux de Maman. *Maman, tu seras toi aussi gardienne de ce message. Ce sera notre dernier secret.* Je souffle sur la bougie et quitte précipitamment la pièce. Face à moi, le même garde qui me toisent du regard. Je sens les traits de mon visage s'étirer et dessiner un sourire narquois.

Je cours dans le jardin avec mon épée à la main. Je défais le premier ennemi imaginé, puis un deuxième me prend par surprise. J'esquive en me baissant et me retourne pour lui faire face. Soudain, je trébuche et tombe par terre. Je lâche ma branche et quelques larmes m'échappent.

Je veux crier, appeler maman... mais les guerriers ne pleurent pas. Papa ne pleure pas. Et plus tard, je veux devenir aussi forte que papa. Maman n'est pas d'accord. Elle dit que les filles de notre rang doivent... Comment est-ce qu'elle dit déjà ? « Grandir pour devenir des jeunes femmes sophistiquées et désirables. » Alors papa rigole et maman fait semblant d'être vexée.

Papa m'a dit un jour :

« Ne t'inquiète pas, fais ce qu'il te plaît ! Ta mère veut juste ce qu'il y a de mieux pour toi. »

Il m'a souri, m'a frotté les cheveux, puis a ajouté :

« Tu as de la chance. »

Ça non plus, je n'ai pas compris.

Je me relève, j'essuie le coin de mes yeux, je ramasse mon épée et repars combattre les ennemis.

2006

Au son de la cloche de 20 heures, j'allume une cigarette et feuillette mon article avec satisfaction. Puis, je me prépare méticuleusement pour sortir de chez moi juste à l'heure à laquelle le film commence.

Je sonne et après quelques secondes, les pas de Gloria me sortent de mes pensées. Elle m'invite à entrer.

Pendant que Gloria finit de se maquiller, je m'installe sur le canapé. Pendant quelques minutes, Proust, le chat de Gloria, est ravi de se faire câliner, puis il décide qu'il est prêt à rechercher son temps perdu sur le tapis à côté du radiateur.

Je décide alors de ne pas perdre de temps non plus, j'allume la télévision et me rends compte que le film que nous voulions voir a déjà commencé depuis longtemps.

Peut-être à cause d'une sorte de déontologie professionnelle, ou peut-être simplement pour paraître plus entreprenant aux yeux de Gloria, je décide de trouver un autre film à regarder depuis le début.

Après quelques minutes de recherche méticuleuse dans le programme télé sous le tube cathodique, je trouve un film sur MTV, une chaîne qui se consacre généralement à la musique, mais qui de temps en temps présente de petites pépites cinématographiques. En l'occurrence, c'est un documentaire féministe sur le Japon impérial. Normalement, j'aurais évité cette « daube », mais je sais que cela impressionnerait une femme moderne comme Gloria, alors je lui donne une chance.

2020

J'ai fait un rêve.

Un peu particulier, mais il était si réel.

Tellement réel, que j'ai à peine entendu le réveil sonner.

Je regarde sur l'horloge l'heure qu'il est : 12h.

Il faut que je me prépare pour aller à mon cours de l'après-midi. J'ai hâte de pouvoir répéter ma nouvelle partition au violon, aujourd'hui, en présence de tous les autres étudiants du conservatoire.

Je pars en direction de la salle de bain, sans manquer de marcher sur mes livres de musique qui jonchent le sol de mon appartement, si on peut encore appeler cela un appartement. Je dirais plutôt une simple chambre d'étudiant. Un espace simple, pas très grand, mais qui est suffisant pour la seule personne que je suis.

Une fois habillé et coiffé, et comme à mon habitude, j'observe rapidement mon reflet dans le miroir mais, tout à coup, tel l'effet d'un éclair, j'ai à nouveau le sentiment que quelque chose ne va pas. Et je sais que ce n'est pas normal. Hier soir, j'avais mis ça sur le compte de l'ivresse mais désormais je sais que ce sentiment est bien réel.

Instinctivement, je décide de tendre l'oreille et quelque chose me frappe. C'est calme. Beaucoup trop calme. J'ai pour habitude de vivre entouré de bruits et surtout je vis dans une résidence qui est habituellement bruyante. Alors ce calme devient soudainement pesant. Cette peur que je ressens ne fait que croître et j'ai un très, très mauvais pressentiment.

Il faut que j'appelle Diana. J'ai besoin qu'elle me rassure car j'ai l'impression que je vais devenir fou si je reste quelques secondes de plus seul. Je tire rapidement mon téléphone de ma poche et c'est à ce moment-là que je tombe sur un message assez troublant.

Il s'agit d'un message d'information du gouvernement français.

Il nous dit qu'on n'a plus le droit de sortir à partir d'aujourd'hui.

Alors cet étrange rêve que j'ai fait cette nuit, n'en était pas un. Il était réel.

Je cours en direction de ma fenêtre et je découvre que plus personne n'est dehors.

C'est le confinement.

Le monde s'est arrêté.

## 2104

J'explique à mon avatar comment les trois mots clés ont surgi de mon esprit hier. « Le premier mot m'est apparu alors que mon corps transpirait dans la vapeur thermale : *La cage*. Il n'y a eu aucune pensée annonciatrice. C'était comme si le mot m'attendait, tapi dans l'obscurité brûlante du bain romain. J'ai réfléchi à un lien possible entre cette période de l'Antiquité qui continue d'inspirer nos rituels modernes et ce mot porteur d'ombres. *Qui enfermait-on dans les cages autrefois : les animaux sauvages, les humains effrayants ?*

Je me suis demandée si l'enfermement était juste ; si cela résolvait les problèmes ou les créait. En sortant du bain, j'avais les doigts fripés mais aucune réponse.

Le deuxième mot est arrivé alors que je scrutais mon corps dans le miroir : *la curiosité*. Ce vilain défaut que je ne peux m'empêcher de voir comme une qualité. La curiosité nous pousse vers l'autre, vers l'ailleurs. Elle favorise l'empathie, la pensée critique, la prise de décision. C'est un moteur. Je ne sais pas ce que ce mot vient faire dans ma thèse sur le temps, mais il me plaît.

Le troisième mot était plein de force, de rage et de promesse : *la révolution*. Son surgissement au milieu de mes pensées au moment de déguster ma salade de protéines m'a semblé naturel. J'ai même commencé à me demander si je ne faisais pas une association d'idées : le premier mot entraînerait le deuxième et ainsi de suite. Pour comprendre la cage temporelle dans laquelle l'humain est enfermé, il faut de la curiosité. Pour en sortir, il est parfois nécessaire de faire une révolution. »

Mon avatar m'indique en faisant frémir ses oreilles qu'il comprend mais qu'il souhaite poser une question.

« As-tu déjà participé à une révolution Cassandra ? »

Décidément, mon avatar n'a pas la langue dans sa poche. Je regrette presque d'avoir choisi l'option « ruse » pour le créer.

« En effet Heidegger, Je parle comme si j'étais experte, alors que ma génération n'a connu aucune révolution. Du moins aucune ressemblant aux précédentes : puissantes et agitées. La société d'aujourd'hui peut sembler passive, dénuée de volonté. Nous avons aboli le travail, nous

passons notre temps à nous divertir et à développer le bien-être dans nos capsules douillettes. Les ancien.nes, celles et ceux qui ont connu les grandes épidémies nous appellent les poètes et se moquent de nos compagnons virtuels qui ressemblent à des doudous d'enfant. Pourtant, je crois qu'à notre façon nous inventons une révolution. À notre façon, nous créons du lien et du mouvement.

À vrai dire Heidegger, je crois que chaque humain.e de tout temps a toujours fait rouler le récit du monde à sa façon, sans même s'en apercevoir. »

# La guerrière

1661

Après cette conversation très expéditive avec la reine, je me décide à mettre au point une stratégie en combinant mon intelligence et mon esprit espiègle. Ma cible va se porter sur le garde du roi, Gontran. Il dispose d'un physique assez imposant. Son ventre proéminent semble toujours défier les limites de son costume trop ajusté, débordant par moments lorsqu'il se penche. Sa condition s'explique aisément par ses mauvaises habitudes à manger plus qu'il n'en faut, en se baladant dans les cuisines ou lors des buffets organisés par le Roi. Sa démarche lourde et maladroite résonne toujours dans les couloirs du château, chaque pas faisant trembler le sol sous son poids. Il ne reflète guère l'intelligence avec sa continuelle expression béate et son sourire niais. Mon objectif est alors d'user de mes charmes pour lui soutirer des informations sur les allées et venues du roi. Dans mon esprit malicieux le plan est tout trouvé, le maladroit Gontran va me servir d'informateur à son insu. Je me faufile dans les cuisines du château, enveloppé par le capharnaüm des casseroles, et des cris des cuisinières. Ni une ni deux je saisis un panier, y fourre des brioches et du fromage et sort en courant par une petite porte adjacente.

Me revoilà devant cette grande porte derrière laquelle se trouve le souverain. Comme nous tous, il discute de son destin. Je m'impatiente. Le garde, au regard méprisant, ne me quitte pas des yeux. Dans ce jeu de regard, je ne compte pas céder. Je ne sais si j'éprouve du dégoût ou de la peine à sa vue. Pour lui aussi, c'est un jour important. Il accomplit ce à quoi il aspire, ce qui donne un sens à sa propre vie : il protège son Roi. Ce bon Roi, choisi par volonté divine, qui nous affame. Payons-nous le prix de la faute originelle ou celui de n'être que des petites gens ? Pourquoi faut-il que nous mourions de faim, tandis que d'autres vivent dans l'abondance ? Me voilà éprise de colère à nouveau. Je prends une grande inspiration et me dirige d'un pas assuré vers la porte. Le garde se positionne face à moi, et je lui assène un coup dans le genou. *Bien plus simple que je ne l'aurais pensé !* Alors qu'il se plie en laissant s'échapper un juron, j'en profite pour me jeter sur la poignée et ouvrir prestement la porte. Mes pas s'emmêlent dans l'agitation, mais je parviens à retrouver mon équilibre. Je reconnais les visages familiers de cette délégation de femmes quittée plus tôt : ils sont frappés de stupeur. Il me faut quelques secondes avant de me rendre compte qu'une force plus imposante m'observe. Le voilà. Rares sont ceux de ma classe qui partagent une telle proximité. Une paire de bras m'encercler, et tandis que je me débats et crie, Lui se lève et dit d'un ton sec mais articulé : « Lâchez-la. » Cet odieux garde s'exécute. La pièce s'emplit d'un lourd silence. Notre Majesté se rassoit : « Que nous vaut cette interruption, jeune fille ? » Mes yeux croisent le regard de Maillard, puis de Louise, tous deux visiblement amusés par la situation.

« Venez à Paris. Venez voir la misère dans laquelle vous laissez votre peuple. Est-ce le confort de votre demeure qui vous retient ici, ou la lâcheté de vous confronter à l'échec de votre mission ? Fine est la ligne entre protecteur et meurtrier de ses sujets, n'est-ce pas ? Mon père, pauvre boulanger, est l'ennemi du peuple. La farine manque ou est inaccessible par son prix, et ce, pour poudrer vos perruques. Votre Majesté, je vous prie d'excuser mon ton révolté, mais il n'est plus question de vivre dans de telles conditions. Le peuple vous aime, mais le peuple a faim.

- Assez, crie-t-il, assez ! J'admire la témérité et l'audace qu'une pucelle de votre rang puisse oser donner une telle leçon à son Roi. Je vous prierai, jeune fille, de quitter ce lieu et me laisser m'entretenir avec vos consœurs qui se montrent plus respectueuses. Un tel affront mériterait en temps normal la mort, mais en ce jour particulier, je vais faire preuve de clémence. »

Le garde, qui se tenait derrière moi pendant mon monologue, s'apprête à me prendre le bras, mais je ne lui en laisse pas la possibilité. De moi-même, je quitte la salle, la tête haute et me dirige, ce satané garde suivant mes pas, vers la sortie du château.

Maman me fait signe depuis le bout du terrain. Je la rejoins en courant difficilement avec mes *getas*. Elle veut absolument que je les porte, mais je déteste marcher avec. Ce n'est pas pratique et je perds systématiquement l'équilibre. Maman me répète tout le temps que je ne tomberais pas si je ne courais pas. Papa rit et traite maman de rabat-joie. Mais papa n'est pas là, alors maman me force à porter des *getas*. Elle me prend par la main et m'entraîne sur la place du marché. Lorsque nous arrivons, je lui lâche la main et me précipite vers les étals multicolores. Elle fronce les sourcils mais me laisse faire. J'adore aller au marché avec maman. Je vois alors un très beau *katana*. Je le contemple pendant plusieurs minutes. Soudain, j'entends quelques ricanements derrière moi. Je me retourne et me retrouve face à deux garçons de mon âge. Daisuke et Junjii sont deux petits crétins avec qui je suis obligée de faire semblant de m'entendre quand nos mamans prennent le thé ensemble.

« Pourquoi est-ce que toi, tu t'intéresses à un katana ? se moque Daisuke. Tu es une fille, reste à ta place. »

Maman me met toujours en garde de ne pas me chamailler avec eux ; que ça pourrait nous attirer des ennuis. Papa m'a dit de leur coller une bonne raclée la prochaine fois qu'ils m'embêteront. Comme souvent, je préfère écouter papa. Je réponds :

« Pourquoi est-ce que toi tu t'intéresses à quoi que ce soit ? Tu es stupide, reste à ta place. »

Il grogne et je pense au début qu'il va se jeter sur moi. Finalement il se tempère et se tourne vers son copain qui sort deux sabres en bois d'entraînement. Il m'en tend un et dit :

« Nous déciderons de qui a raison comme les vrais guerriers : en mettant notre honneur en jeu dans un duel ! Si tu perds tu ne devras renoncer pour toujours à la voie du *samourai*. »

Je sais que je ne devrais pas, mais je me sens toute excitée à la perspective de me battre pour de vrai ; d'enfin mettre en pratique mon entraînement. Je saisis le *boken* et en serre fermement la garde. Je veux que papa soit fière de moi. J'ajoute :

« Et si tu perds, tu devras admettre que je mérite d'apprendre à devenir un guerrier. »

Nous nous éloignons de la place du marché, et nous nous mettons tous les deux en position. Je saisis le sabre avec mes deux mains. Daisuke en face de moi, tient son sabre d'une main, comme pour se moquer de moi. Au signal de son ami, nous nous élançons en même temps, mais je frappe avant lui. J'écrase les doigts de sa main qui tient le sabre et il gémit de douleur tout en lâchant son arme. *C'est tant pis pour lui, il n'avait qu'à pas être négligent.* Je rends à Junjii mon sabre. Je fais quelques pas avant d'entendre un cri rageur. Lorsque je me retourne Daisuke me saute dessus et on roule par terre dans un entrelacement de cris et de coups. J'essaie de viser son visage, mais il n'arrête pas de bouger. Ma respiration s'essouffle et je commence à paniquer. Je suis totalement désarmée et Daisuke a le dessus, littéralement. C'est alors que je repense à l'un des rares conseils que maman m'a donné en matière de combat : toujours viser là où ça fait mal. Je balance ma jambe de toutes mes forces et Daisuke pousse un cri encore plus aigu que tout à l'heure. Je me dégage de sous lui et me relève à bout de souffle. Je m'étonne alors que Junjii

ne soit pas venu l'aider et je tourne la tête pour le voir bloqué par un autre garçon que je n'ai jamais vu.

« Un duel, dit-il, ça se fait à deux. Tu ne dois pas intervenir. »

Sur ces mots puissants, il se retourne et je croise son regard. Il me sourit. Puis il regarde Daisuke encore au sol.

« Et toi tu ne devrais pas provoquer des gens en duel si tu es incapable d'en respecter la procédure. Tu es complètement stupide »

Je souris. Je savais bien que je ne pouvais pas être la seule à le penser.

Il s'écarte pour laisser Junjii aider Daisuke à se relever, et tous les deux s'en vont à l'opposé de la place du marché. L'autre garçon vient vers moi.

« C'était impressionnant, dit-il. Tu étais impressionnante. »

Je me sens bizarrement soulagée à ces paroles. Daisuke n'a rien reconnu du tout mais je m'en fiche. Je suis fière de moi. Et plus je fixe cet autre garçon et plus je suis contente de moi.

« Je m'appelle Haru, dit-il. Et toi ?

- Aiko. Enchantée.

- Enchanté Aiko. J'espère qu'on aura l'occasion de se revoir. J'adorerais me mesurer à toi à l'entraînement un de ces jours. »

Il me fait signe et s'en va. Je fixe mes pieds pendant un moment en repensant aux événements. J'entends quelqu'un s'approcher de moi et je me force à lever les yeux. C'est un marchand. Il me fixe avec un sourire en coin que je ne comprends pas.

« Je crois que j'ai quelque chose pour toi, dit-il, suis-moi. »

Son japonais est horrible. Il est haché et dur. Ça ne correspond pas du tout à son visage souriant. Il se dirige vers la place du marché et je le suis, curieuse. Arrivé à son étal, il fouille un instant dans une malle et en sort un bijou.

« Ce médaillon vient de France. »

Je comprends alors d'où vient son horrible accent. Le français est une langue terrifiante.

« C'est un bijou de guerrière » ajoute-t-il.

Quand je regarde vraiment le médaillon, je le trouve tout de suite beau. Pas juste joli, mais vraiment beau. Il a quelque chose en plus. Mais je ne sais pas quoi. Papa me dit souvent que j'ai un très bon instinct, et que je dois m'écouter avant tout. Je tends les mains vers le marchand. Je sais à ce moment que mon instinct a raison ; je dois voir ce pendentif de plus près. Le marchand laisse tomber le médaillon. La chaîne d'argent est froide et coule au creux de ma paume comme de l'eau. Je frissonne. Je serre le médaillon entre mes doigts avec l'impression de tenir quelque chose d'infiniment précieux.

« Aiko ! N'oublie pas tes manières ! »

Je sursaute un peu et me retourne. Maman se trouve derrière moi avec quelques tissus dans les bras. Elle me regarde sévèrement et incline la tête vers le marchand que j'avais complètement oublié.

« Excusez-moi ! »

Je m'incline brusquement. Ma prise se resserre sur le médaillon.

« Merci pour ce cadeau ! Je l'aime beaucoup ! »

« Je suis content qu'il te plaise ! » Le marchand sourit toujours. « Je crois qu'il peut s'ouvrir, mais je n'ai jamais essayé. Je n'ai jamais senti que je devrais l'ouvrir. Tu vois ce que je veux dire ? »

Je hoche la tête sans vraiment écouter alors que je reporte toute mon attention sur le médaillon. Je tâtonne pour trouver l'ouverture. La médaille se déverrouille avec un petit son métallique. Je l'ouvre et un papier plié en tombe. Je le ramasse du bout des doigts et le déplie délicatement ; je suis certaine que je dois en prendre soin. Les lignes qui le recouvrent sont troubles et elles semblent tracées au hasard. Elles n'ont aucun sens, mais pourtant j'ai l'impression qu'elles veulent tout dire. Je caresse le papier du pouce tandis que je sens une boule d'excitation se former dans mon estomac. Je relève les yeux vers le marchand, espérant qu'il pourra m'en dire plus.

Une fois rentrée chez moi, je vais dans ma chambre et m'allonge sur mon *futon*. Je ressorts le papier du médaillon et le fixe. Je le regarde si longtemps que les lignes inconnues me deviennent familières. J'essaie de les associer à la traduction que m'en a faite le marchand, qui résonne dans ma tête depuis. Chaque fois que j'y pense, la boule dans mon estomac remue un peu plus. Je ferme les yeux pour essayer de me calmer, mais je n'y arrive pas. C'est comme si je passais à côté de l'essentiel. Comme s'il y avait une raison à ça, une raison que je n'ai pas encore découverte. J'ai le sentiment que je dois faire quelque chose, que ça ne peut pas s'arrêter là. Je rouvre les yeux et mon regard tombe sur une caisse en bambou dans le coin de ma chambre. Et là, d'un coup, je comprends. La boule d'excitation dans mon estomac explose en même

temps que je me précipite vers la caisse. J'en sors une feuille et un crayon et je trace. Un cercle, des traits dans tous les sens. C'est confus. C'est libérateur. Une fois fini, ma respiration se calme. Je range mes affaires dans ma caisse, et mon dessin dans le tiroir du salon pour « quand je serai grande ». Ce dessin représente le futur accomplissement de ma vie et de ce que je veux. Je me jure que plus tard, je me ferai marquer avec. En attendant, je travaillerai dur pour le mériter.

*2006*

Le film commence : c'est l'histoire d'une jeune samouraï, appartenant à une famille prestigieuse. Cette proto-féministe lutte toute sa vie contre la fermeture d'esprit des Japonais, qui n'appréciaient pas l'idée d'une femme samouraï. Mais quand le Japon s'est ouvert au reste du monde, il était porteur d'une tradition qui allait mourir avec elle.

Au lieu de disparaître avec les derniers samouraïs pendant la rébellion contre le gouvernement Meiji, elle préféra vivre une longue vie d'entraînement, cultivant une tradition de penseurs japonais qui, selon le narrateur, croyaient en la force de l'araignée : « La force d'un guerrier n'est pas celle de l'éléphant, puissant mais agité, mais plutôt dans la conscience tranquille de l'araignée, forte des nombreux points de fixation de sa toile, elle ne craint pas les intempéries. Ainsi le guerrier est aussi fort que la quantité de liens qu'il construit. »

Tout comme le Japon a trouvé sa force dans l'union avec l'extérieur, aujourd'hui plus que jamais dans la Société du Spectacle, nous avons besoin de liens non spectaculaires mais sincères et rien de plus.

2020

Une heure.

C'est le temps que j'ai passé assis sur mon canapé à contempler la télévision. *Comment ai-je fait pour oublier un évènement aussi important ?* Moi-même je n'ai pas la réponse à cette question. Je suis perdu. Perdu au niveau du temps.

Je regarde autour de moi et je fais un constat : je suis seul.

Seul dans mon modeste appartement d'étudiant.

*Je ne peux plus sortir.*

Je suis enfermé.

Une de mes plus grosses peurs a toujours été la solitude. On pourrait penser qu'être seul lorsqu'on est aussi bien entouré est impossible, voire même inimaginable et pourtant. Lorsque je sortais dehors, j'étais accompagné. Mais aujourd'hui, lorsque je franchis ma porte, plus rien. Je suis seul, face à moi-même. C'est peut-être aussi ce que ressentent les personnes célèbres ? Être constamment entouré mais finir seul dans les heures les plus sombres.

Personnellement, je suis issu d'une famille qui a de multiples connexions avec l'art et la culture. Mon père est directeur de musée en Italie tandis que ma mère est une célèbre chanteuse française. J'ai grandi en étant très bien entouré mais surtout, j'ai baigné dans la musique toute ma vie. Alors la solitude pour moi a toujours été impensable.

Mes poils se hérissent et je sens mon corps qui est de plus en plus tendu. Je ne peux pas rester comme ça. Pas maintenant.

Mon avatar semble satisfait de mes explications. Sa fourrure envoie quelques étincelles oranges sur les murs de ma chambre, puis il consent enfin à ma délivrer sa récolte nocturne.

« Mes recherches ont été tumultueuses. J'ai galopé dans les méandres d'*Arachne*, je me suis pris les pattes dans la toile. Tes trois mots *la cage*, *la curiosité* et *la révolution* ont fait apparaître des milliers d'informations, il m'était difficile de rester concentré sur la problématique du temps. Afin d'avancer plus efficacement, je me suis permis d'ajouter trois autres mots clés. Leur choix semble aléatoire, mais il découle pourtant d'une logique très complexe. Je peux te l'expliquer si tu le souhaites.

- Non Heidegger, je te fais confiance. Dis-moi simplement, quels sont ces trois mots ?

- J'ai choisi *la guerrière*, *la nostalgie* et *le violon*. »

# La nostalgie

1661

Une fois la nuit tombée, je me glisse furtivement à travers les couloirs du château. Prise d'excitation, mon cœur bat la chamade. Je me dirige vers le quartier du roi. Gontran est là. Je le repère facilement par son allure rondelette. Campé droit comme un piquet devant la porte, il scrute les alentours avec attention. Je rentre dans mon personnage, m'approche avec assurance, un sourire de séductrice aux lèvres et le panier à la main. Gontran tourne la tête dans ma direction, ses yeux se plissent légèrement sous l'effet de la curiosité. Je m'adresse à lui d'une voix douce sans manquer de le complimenter sur sa forme olympique et sa perte de poids. Il semble séduit, son sourire niais parle pour lui. Je joue ma dernière carte, et lui tend le panier rempli de mets. Gontran semble d'abord surpris par mon approche, mais l'appel irrésistible de la nourriture l'emporte rapidement sur sa méfiance. Il accepte volontiers, ses mains pataudes saisissent un bout de fromage avec empressement. Entre deux bouchées, je continue toujours mes inlassables flatteries, comblant son égo.

Au fil de notre conversation, ponctuée par des rires et des confidences feintes, Gontran se laisse aller peu à peu, oubliant momentanément son devoir de garde. Dans son enthousiasme, il laisse échapper quelques informations sur les allées et venues du roi. Il est loin de se douter du véritable objectif de ma présence à ses côtés. Notre discussion arrivant à terme, je le quitte d'une petite révérence, emportant avec moi les

précieux secrets du roi. Gontran reste là, devant la porte en chêne, avec son air simplet, ignorant totalement le rôle qu'il vient de jouer dans mon stratagème. Le Roi a donc bel et bien une favorite entre ces murs, et celle-ci attendrait un enfant, à l'abri des regards.

1789

La nuit est tombée. La fraîcheur des nuits d'automne s'impose à nous. Après cette journée pluvieuse, les étoiles parsèment le ciel. Ainsi découvert, il nous promet un jour radieux. Je suis à présent dans la cour, à l'avant du château où toute la foule patiente depuis des heures sans réellement savoir ce qu'il se passe à l'intérieur. Déterminée, j'ordonne de trouver tout ce qui nous servirait à faire un feu. Une pile s'élève devant moi, mais principalement de bois mouillé. L'idée me vient de vider les canons de leur poudre. Les hommes répondent à mes ordres et me tendent une des torches qui nous servaient de lumière dans l'obscurité de la nuit. À plusieurs, nous allumons ce tas de bois. Dans l'engouement général, une montagne flamboyante éclaire nos visages. Les tambours battent, les voix chantent et les corps se réchauffent. Je sors de mon corselet le petit bout de soie. Je l'examine et laisse mes doigts le parcourir une dernière fois. J'hume son odeur ; je n'avais même pas remarqué qu'un léger parfum de lavande en émanait. Je m'approche du feu et le jette. Je contemple ses lettres dorées être consumées. Un sentiment d'accomplissement m'envahit et je me joins à cette masse joyeuse.

1853

Après le dîner, maman m'envoie me coucher, mais je la rejoins sur le porche. Elle ne dit rien. Depuis le départ de papa, c'est devenu un rituel de l'attendre quelques heures chaque soir. Comme d'habitude, je finis par somnoler sur son épaule. Un grand claquement me fait sursauter, suivi de pas lourds sur le chemin de terre qui mène à la maison. J'ouvre les yeux et je reconnais tout de suite la grande silhouette qui se rapproche. Je me lève et cours dans ses bras.

« *Okaerinasai o-tō-san* ! Bon retour papa ! »

Il pose sa main rugueuse et chaude sur mes cheveux et m'embrasse le front.

« *Tadaima*. Je suis de retour, » murmure-t-il.

Il me soulève d'un bras et enlace maman de l'autre. Comme souvent, maman pleure et papa sourit. Nous rentrons à l'intérieur et papa nous explique longuement comment se sont passés ces six mois en province. Cette nuit-là, je me couche très tard et maman ne dit rien. Je fais des rêves bizarres où papa, maman, le marchand et le message s'entremêlent, ainsi que d'autres personnes que je ne reconnais pas.

2006

Au fil de la soirée, une complicité grandissante s'installe entre Gloria et moi. Les rires, les anecdotes, et même les pauses gênées créent

une connexion authentique. Les heures passent sans que l'on ne s'en rende compte, jusqu'à ce que le documentaire touche à sa fin.

Alors que je m'apprête à partir, Gloria s'arrête un instant. « Tu écris tes articles encore à la vieille école, hein ? » dit-elle avec un sourire espiègle.

C'est à ce moment-là que je réalise que parfois, la nostalgie peut s'entremêler avec le présent pour créer quelque chose de nouveau. Je la regarde avec un sourire complice et lui propose de regarder un vieux film en VHS la prochaine fois. Une nouvelle tradition semble naître, non pas dans les vestiges du passé, mais dans la rencontre fortuite de deux âmes cherchant quelque chose de différent, avec laquelle lutter contre la solitude, comme dans les films de Wong Kar-Wai : pas *In the mood for love* mais au moins *Happy together*.

2020

Après ce qui me semble être une éternité, je décide de me lever du canapé pour trouver une activité. J'ai besoin de m'occuper l'esprit. Si je continue à rester là sans rien faire, je risque de paniquer et je n'en ai vraiment pas besoin pour le moment. Je commence à tirer mon violon de son étui et je mets à jouer la première partition sur laquelle je tombe. Je suis les notes et les lignes interminables de la partition. Au fur et à mesure que les notes s'enchaînent, je plonge dans la vibration de la musique. Les notes démarrent en douceur. Une mélodie simple et apaisante. Mais au fur et à mesure que mes doigts exercent une pression sur les cordes, les notes deviennent plus dures. Plus sèches. Plus rapides.

Mon cœur bat au rythme de la musique. À la dernière note, je réalise que je jouais *L'hiver*, un extrait des *Quatre Saisons* de Vivaldi.

Cette mélodie représente entièrement mon état mental actuel.

Le silence tombe à nouveau. J'ai le souffle coupé, je sens la panique monter en moi. Il faut que je me penche sur quelque chose. Je dois occuper mon esprit, et vite. Je regarde un peu partout autour. Sans trop savoir pourquoi, je commence à fouiller mes placards, à vider les meubles. J'ai la sensation que je dois trouver quelque chose. J'ai ce drôle de pressentiment qui me pousse à chercher.

Encore et encore.

## 2104

Je suis surprise des mots clés ajoutés par mon avatar pour dérouler le fil de nos recherches. Certes beaucoup d'images surgissent dans mon cerveau à l'évocation de ces termes, mais qu'ont-elles en commun ? Comment les assembler, les disposer pour qu'elles prennent sens ? Heidegger m'explique qu'il a choisi d'utiliser les six mots comme des points de repères ou des coordonnées qui, lues ensemble, indiqueraient un lieu. *La cage, la curiosité, la révolution, la guerrière, la nostalgie* et *le violon* ont creusé des sillons qu'il a parcouru sans se décourager. Sa détermination a fini par payer : au plus profond d'*Arachne*, mon rusé renard a déniché un message des plus étonnants : le vestige d'un réseau primitif appelé « Internet ». En m'expliquant cela, il fait apparaître l'icône du message sur le mur de ma chambre. C'est une note de musique.

« Tu l'as passé au détecteur de virus ?

- Bien-sûr.

- Et ?

- R.A.S. de ce côté. Par contre, je n'ai pas réussi à identifier sa source ni à le dater précisément. Tu veux l'ouvrir quand même ? »

Je pense au mot clé *la curiosité* et je fais signe à mon avatar qu'il a mon consentement pour ouvrir ce trésor du siècle passé.

# Le violon

1661

Après avoir appris ces nouvelles sur le Roi, je me précipite dans les couloirs, pour informer la reine de mes avancées. Mais au moment où j'arrive au niveau de ma chambre, une étrange lueur vacillante s'échappe, mon sang se glace. Je retiens ma respiration et m'approche à pas feutrés, en veillant à ne pas faire grincer le parquet. J'atteins enfin le seuil de ma chambre et jette un œil à travers la porte entrouverte. À l'intérieur, une scène inattendue se déroule devant moi. Une ombre se dessine au milieu de la pièce, en plissant les yeux, ma vue s'ajuste et je vois enfin : c'est une personne vêtue d'une longue cape rouge carmin descendant jusqu'au pied. Des boucles rousses dépassent du capuchon. Mon regard est attiré vers un autre bruit. Assis à côté de cet inconnu, un grand renard s'impatiente et commence à grogner.

Sa présence me semble irréaliste. L'inconnue continue toujours de fouiller et retourner la pièce, je reste tapie derrière la porte en essayant de comprendre ce qui se passe. Une voix de femme se fait entendre : « Nom d'une galaxie ! Où est ce message ? ». Elle se hâte vers ma coiffeuse et ouvre le petit tiroir. Elle fouille frénétiquement et finit par en sortir mon mouchoir brodé. D'un coup d'un seul, elle se jette sur le renard et le serre dans ses bras, enthousiaste : « Nous l'avons enfin ! Nous détenons les réponses ! ». Je réprime mes sentiments de peur, d'angoisse et laisse place à une détermination sans faille. Je me décide à franchir la porte, il est hors de question que le précieux message soit volé.

L'inconnue encapuchonnée se tourne alors dans ma direction. Son visage dissimulé dans l'ombre est illuminé par la lumière de son cierge. C'est une femme aux traits fins et doux, ses grands yeux vert me scrutent et son visage se pétrifie. Brusquement, dans un élan assuré, elle se jette sur moi. Mon sang ne fait qu'un tour et, guidée par l'instinct de protéger mes biens et le précieux secret, je ne me laisse pas faire. Nos corps entrent en collision avec violence et nous chutons toutes deux au sol dans un bruit sourd. Mes mains agrippent désespérément le tissu de sa cape, refusant de la laisser s'échapper. Une lutte acharnée s'engage, elle tente alors de m'étouffer, je jette un coup d'œil à ma droite et aperçoit le chandelier, je tends mon bras le plus loin possible et arrive à le saisir, puis d'un coup violent et sec je l'abats sur la tête de mon assillante.

Le renard glapit de toutes ses forces à mon encontre. Un coup de vent glacial traverse la pièce, éteignant les cierges. Les cloches de l'église retentissent alors et déchirent le silence de cette nuit, comme sonnante le gong de fin de combat. Minuit, l'heure du crime ... Je saisis une torche à l'entrée de ma chambre pour mieux distinguer la scène. Avec stupeur je constate une pièce vide, aucune trace de la femme et du renard, comme si rien de tout cela n'avait eu lieu, laissant comme seule preuve, le précieux mouchoir brodé reposant sur le sol.

1789

Le roi a capitulé ! *Je me demande si mon intervention a permis de changer le cours de l'Histoire. Quel poids une petite voix peut-elle avoir sur le temps ?* La foule se sépare et laisse passer le carrosse royal et la Garde Nationale. Elle l'acclame et fait office de cortège. Nous avons gagné. Nous, les femmes, avons gagné du pain et le Roi. Espérons que le soleil ne brille plus sur lui à présent, mais sur le peuple. Celui-là même qui hurle en chœur : « Nous ramenons le boulanger, la boulangère et le petit mitron ! ». Submergée par l'exaltation de sa réussite, cette masse demeure ignorante.

Contre ma poitrine, je renferme dans ce médaillon d'argent le secret de l'humanité.

1853

Le lendemain je me réveille à l'aube. Je rejoins papa et maman à table pour le petit-déjeuner. Maman hausse un sourcil et cache un sourire derrière sa tasse de thé alors que papa me félicite d'être aussi matinale. Une fois le petit déjeuner terminé, je suis papa dans le jardin. J'avais hâte de reprendre l'entraînement avec lui. Maman s'installe sur le perron et nous observe répéter nos exercices.

« Tu progresses bien, me dit papa au bout d'un moment, tu seras à la hauteur des meilleurs guerriers plus tard ! »

Je ne veux pas me contenter d'être à leur hauteur. Je veux les surpasser. Le reste de l'entraînement ne me plaît pas autant que d'habitude. Je repense au dessin dans le tiroir du salon et je me sens confuse. Ce but, cet entraînement... ça n'a pas de sens. C'est toujours le même depuis des années, ce n'est pas ce que je veux. Ça ne correspond pas à mes aspirations. Ça ne change pas avec moi. Soudain je demande à papa :

« Papa, j'aimerais bien aller m'entraîner avec quelqu'un de mon âge pour une fois.

- Tu as quelqu'un en tête ? » demande-t-il.

Je hoche la tête. Il sourit.

« File alors, mais sois rentrée pour le repas sinon maman aura ma peau. »

Je cours hors de la maison et m'engage dans le chemin de terre du village. À l'angle d'un bâtiment, je repère Haru et je lui fais signe. Il a lui aussi son arme d'entraînement à la main.

« Salut Aiko ! me dit-il, je te cherchais justement ! Je voulais essayer un nouveau mouvement, ça te dirait qu'on s'exerce ensemble ? »

C'est exactement ce dont j'avais besoin.

« Au fait, ajoute-t-il, tu ne deviendras pas un guerrier. »

Je fronce les sourcils et m'apprête à protester, mais il continue :

« Tu seras une redoutable guerrière. »

2006

La porte se ferme derrière moi, laissant la nuit envelopper la rue. Le claquement de mes bottes résonne dans le silence, mais cette fois, c'est une mélodie différente. La vie quotidienne continue, mais la soirée avec Gloria a ajouté une note de couleur à cette toile autrefois monochrome. La machine à écrire, les céréales du petit-déjeuner, et même les Oscars prennent un sens nouveau. Cette invitation a transformé une nuit ordinaire en quelque chose de spécial.

Je prends mon article, le jette à la corbeille et insère du papier neuf dans la machine à écrire. Je commence à taper : « À 16 heures, dès que j'ouvre les yeux, je pense : *Cette année est la dernière.* »

2020

Mon appartement est rapidement mis sens dessus dessous. Je tombe sur un carton qui m'intrigue aussitôt. Ce carton contient les affaires que mon père m'a données avant que je parte en France pour mes études. Instinctivement, je l'ouvre. Je tombe sur de vieux magazines. Je regarde la date du premier : 2006. Ces nombreux bouts de papiers ont 14 ans. D'où l'odeur fétide qui s'en dégage. J'ouvre ce magazine et je suis intrigué par un article en particulier.

Il s'agit d'un article écrit en italien, qui traite de la remise des Oscars de 2006. Sans trop de problème, je le lis jusqu'au moment où je suis frappé par un drôle de sentiment. Cet article est tout à fait singulier.

J'ai l'impression d'avoir à la fois remonté le temps et voyagé dans le futur. Comme si la barrière du temps n'existait plus. Instinctivement, j'ai cette horrible sensation que je dois transmettre cet article. Je dois le partager. Mais je n'ai pas les mots précis pour pouvoir exprimer explicitement ce que contient ce message. *Comment l'interpréter ?* Mon regard tombe sur mon violon laissé hors de son étui. La solution m'apparaît alors très clairement. Je tire une feuille de partition vierge et commence à dessiner les différentes notes de musiques qui composent ce message, aussi mystérieux soit-il. J'avais d'ailleurs lu quelque part que la musique était simplement là pour traduire ce que la parole ne peut exprimer. En ce sens, elle n'est donc pas tout à fait humaine. Alors si quelqu'un est frappé par ce message autant que je l'ai été, il comprendra ce que je souhaite transmettre.

J'écris la dernière note. J'ai réussi à exprimer ce que je n'arrivais pas à dire oralement. Maintenant, pour pouvoir le diffuser alors que je suis enfermé, il ne me reste plus qu'une seule solution. Je scanne ma partition, et c'est le cœur léger que je la publie sur internet avec le profond sentiment d'avoir accompli ma mission.

Le message s'ouvre en grand format sur les murs de ma chambre, projetant une lumière aveuglante. Je crie : « Baisse la luminosité Heidegger ! » mais quand j'ouvre à nouveau les yeux, le message a disparu. « Nom d'une galaxie ! Où est ce message ? ». Je ne l'ai aperçu qu'une demie seconde, mais j'ai la puissante intuition qu'il contient les réponses à ma thèse sur le temps. Je ne peux pas le laisser filer. Je me mets à ouvrir tous les tiroirs numériques du fichier source. Mon avatar me regarde avec stupéfaction. Le pauvre ne m'a jamais vue aussi déterminée et active ! La lumière projetée passe du blanc au rouge carmin puis soudain, le message réapparaît.

« Nous l'avons enfin ! Nous détenons les réponses ! ». J'ai à peine le temps de me réjouir que mon corps est saisi de douleurs. Je tombe par terre sans comprendre. Je suis prise de spasmes et je me débats. C'est violent. Je n'arrive plus à respirer. J'entends mon avatar glapir, puis plus rien.

Lorsque je reviens à moi, la luminosité dans la pièce est à nouveau convenable. Heidegger flotte au-dessus de moi et son pelage de velours ondule quand il me dit :

« J'ai vérifié ton rythme cardiaque Cassandre : tout va bien. Plus de peur que de mal.

- Que s'est-il passé ?

- Tu as fait un malaise spatio-temporel. Cela peut arriver en cas d'ouverture de fichier trop lumineux.

- Mais, le message Heidegger ?

- Respire, tout va bien. J'ai trouvé un moyen de l'ouvrir sans créer d'interférences dangereuses. »

Décidément, mon renard est le plus rusé de la galaxie. Il m'explique que le message est une partition. Il contient des notes entrelacées à des lignes dont les combinaisons indiquent quatre caractéristiques d'un son dans son déroulement temporel : la hauteur, la durée, l'intensité et le timbre. Il me dit que le message contient également un mot correspondant sans doute au titre de la partition : *Entrelacements*. Pour éviter de se brûler à nouveau la rétine, la solution serait de traduire le message en ondes sonores.

Nous mettons donc en place le rituel : je me lève, j'éteins toutes les lumières de ma capsule, me positionne au centre du tapis biosynthétique dans le salon et pendant que la connexion se fait entre les fibres moléculaires du tissu et la plante de mes pieds, je pratique mon échauffement vocal.

Quand je suis prête, mon avatar lance la diffusion du message au travers du tapis. Je sens les fibres se resserrer sur mes pieds et vibrer à un rythme régulier. Les ondes se diffusent dans mon corps, j'inspire profondément et ma voix émet le premier son modulé.

Ma concentration est intense. Mon corps sait exactement ce qu'il fait. C'est extraordinaire. Je ne reconnais pas ma propre voix, elle est plus aiguë que d'habitude et elle chante dans une langue ancienne que je ne comprends pas. Plusieurs émotions me traversent. Je répète un nom. Il me semble que j'appelle quelqu'un. Oui, je l'appelle de toutes mes forces. Je l'appelle afin que nous soyons ensemble. Nous serons ensemble. Je le sais. Je sens sa présence. Nous serons ensemble. Ma voix fait des boucles. Je pense inlassablement : nous serons ensemble. Libres et puissants. Ayons confiance. Nous serons ensemble.

C'est une simple question de temps.



Ce récit a été imaginé, écrit et performé par Ben Himidi, Louison Prune, Lucie Macaire Mignotte, Marion Dumartin, Lyna Sebih, Matteo Gioffreda et Elise Bonnard, dans le cadre de l'atelier FICTIONS proposé par l'artiste Elise Bonnard à l'Université Lyon 3.

Merci au Service des Affaires Culturelles et au Service Édition de l'université Lyon 3. Merci au référent Hugo Genève et aux étudiant.es écrivain.es. Un remerciement spécial à Marion, Lucie, Louison et Lyna pour la mise en page et la relecture, et bien sûr à Élise qui a rendu possible ce projet.

Imprimé à Lyon, en avril 2024.

